

SOPHIE D'AUBREY

S'EN ALLER



ROMAN

SOPHIE D'AUBREBY S'EN ALLER



Sophie d'Aubrey est née en 1988. Elle vit et travaille à Bruxelles. *S'en aller* est son premier roman.

Peu après la première guerre mondiale, pour fuir l'atmosphère compassée d'une adolescence bourgeoise, Carmen s'engage comme marin sur un bateau de pêche en Mer du Nord. Afin d'exercer ce métier réservé aux hommes, elle doit se vêtir comme eux, adopter leurs gestes, dissimuler son identité.

Elle ne sait pas encore que ce départ est le premier d'une longue série. Bientôt, c'est la danse qui lui révélera une autre dimension du monde. Et qui fera entrer dans son existence son double lumineux, compagne et indéfectible amie, Hélène.

Des mers froides jusqu'à l'île de Java, de son engagement dans la Résistance jusqu'à ses derniers jours de femme âgée, les épisodes de la vie de Carmen sont autant de jalons sur les chemins de la liberté. OÙ, toujours, les expériences du corps vont de pair avec un moment d'initiation politique.

Hymne à l'amitié, récit d'une émancipation féminine au cours du xx^e siècle, *S'en aller* montre subtilement comment les luttes des femmes d'aujourd'hui font écho à celles de leurs aînées à travers l'Histoire. Carmen est l'une d'entre elles.

WWW.INCULTE.FR

S'EN ALLER

S'EN ALLER

SOPHIE D'AUBREY

éditions inculte

LA MER — 1924

*J'ai un œil ciré bleu sur l'horizon,
l'autre raide et noir au bout du pied,
comme les vrais aventuriers.*

Jocelyne CURTIL

Elle prend une grande inspiration. La plus grande, la plus profonde possible. Une inspiration à s'en déchirer le diaphragme. Comme pour ériger un peu plus haut le rempart contre l'épuisement. Ravaler le sanglot qui monte.

Le sel lui rougit les yeux et la fatigue pèse sur ses mouvements. Elle s'essuie le nez d'un revers de manche. Trente nœuds. Le vent frappe fort partout où la peau s'offre. Elle se racle la gorge après avoir reniflé, en prenant soin de ne pas y mettre de voix. La salive et les glaires remontent le long de sa trachée. De sa bouche entrouverte s'élève un bruit liquide. Éboulis inversé. Un jaillissement visqueux. Crachés avec force, la salive et le mucus opaque s'étalent, s'aplatissent sur le sol glissant. Les autres s'affairent déjà autour des filets.

À mesure qu'elle approche de leurs dos épais, elle découvre à leurs pieds les harengs qui se débattent. Ils fouettent l'air, éperdus. Leurs queues minuscules reflètent la lumière grise et diffuse du ciel, que rien ne distingue de la mer. Les nuages, gorgés du soleil qu'ils cachent, obligent à plisser les paupières. Elle regarde les filets, les bouches qui s'ouvrent, rondes et agitées, les yeux qui se révulsent, les oiseaux qui s'y reflètent ; et se demande ce que ça fait, d'étouffer d'un trop-plein d'air.

Sur le pont, les filets sont pleins de ces lames argentées, secouées de spasmes. Elle bouscule l'un des dos en rejoignant le groupe, déjà occupé de toutes ses mains à alléger les poissons des colliers de tripes et des tissus mous qui pourraient précipiter leur décomposition. Deux facteurs altèrent la conservation des chairs mortes : les germes et la température. La température n'est pas un problème, on grelotte, les dents claquent, les muscles juste sous la peau s'actionnent sans cesse. Tout l'enjeu tient dans l'éviscération minutieuse et le nettoyage de la prise. Chaque doigt s'y applique. Le poisson doit rester consommable, c'est comme un mantra répété par tout l'équipage. Une fois au port la vente en dépend. Consommable, t'entends. Plus il se gâte, moins on est payé. On le lui dit, on le répète.

Tous, ils seront payés en fonction de la vente, peu importe l'effort, peu importe l'investissement de départ. Et bien entendu, peu importe le nombre d'heures à se faire fouetter le visage par le vent mouillé à plusieurs milles des côtes.

Si le poisson pourrit tout aura été vain, ils répètent, la peau, les traits tendus par les muscles en dessous. Quelque chose comme un vent mauvais trouble la surface des éléments habituels : paupières, sourcils et commissures se crispent, s'affaissent. Des cadavres mal vidés rejoignent parfois le tas. Les épidermes frémissent. Elle se dit qu'au prochain poisson mal ouvert

ou mal vidé, un coup partira. Quelque part plongés dans les filets de chairs mourantes, des poings se serrent. Une tension plus ancienne qu'elle électrise le fil qui les lie et les anime. Un coup part, dont elle n'entend que le bruit. C'est le premier. Rapide. Soudain mais pas surprenant. Elle l'attendait. Le grognement de l'abdomen qu'il heurte. Le craquement de l'une ou l'autre phalange. L'atroupement d'accroupis se renverse à la manière d'un cercle de dominos. Les bousculants, les bousculés. L'adrénaline lui rend chaque son très précis, très audible. Les os qui craquent, les chairs qui encaissent. Les nez éclatés. Le sang qui gicle. Elle se redresse maladroitement, précipitée, guidée par la peur qui prend les commandes. La peur qui gaze ses réflexes, se répand comme une drogue dans le réseau de ses veines. Elle s'écarte, un pas en arrière, un deuxième, le sol est trempé, attention aux déchets, aux écailles, aux boyaux plus glissants que l'eau. Les bras volent, les jambes se soulèvent, ne pas se joindre à la mêlée, se faire petite, reculer encore, sans avoir l'air de se sauver, disparaître, se faire oublier, ne pas fermer les yeux. Faire attention. Elle n'a pas senti tout de suite le coude juste à côté lui entrer dans le flanc. En fait, elle n'a même rien senti du tout. Elle a vu la scène d'un peu plus haut. Elle au sol, et cet homme affalé sur elle, bousculé par un autre, le coude enfoncé dans ses côtes. Son bras à lui dans son abdomen à elle. Il veut se relever, il prend appui dans ses entrailles. Là, elle sent. Elle sent quelque chose céder à l'intérieur, un mouvement souterrain qui ne devrait

S'EN ALLER

pas exister. Elle entend quelque chose d'indistinct juste au-dessus de sa taille et sent immédiatement une douleur lancinante lui traverser le ventre.

Le temps qu'il se relève entièrement, les cris ont cessé de pleuvoir. On retourne s'asseoir autour des filets. On époussette son vêtement, on rajuste son bonnet. On se racle la gorge. Elle imite les gestes. On replonge les mains dans les chairs inertes. Une première blague fuse, elle ne comprend pas. Ça rigole tout autour. Un mauvais mot, un jeu, une normalité qui lui échappe. Elle ignore comment ça a commencé, comment ça s'est fini. Elle se tait. Toussote pour rire comme de concert avec ces silhouettes immenses et larges remplies de mystère.

Quand elle respire, une aiguille s'enfonce quelque part dans les profondeurs d'elle-même. Elle sent chacun des éléments qui la composent sans connaître les mots pour les nommer. Du dur. Du mou. Du tendu. De l'abîmé. Du sang répandu, dedans.

Elle ne l'a pas heurté trop violemment, avant l'emballage. À l'angle de la clavicule et du haut de l'humérus, elle a pris soin de bander tous les muscles qu'elle pouvait solliciter. Gagner l'épaule avant l'impact. Ne pas trahir sa fragilité. Le bruit sourd des os entourés de chair qui s'entrechoquent. L'indifférence qui suit. Celui qu'elle bouscule a embarqué en même temps qu'elle. Encore mineur, comme elle. Et comme elle, il lutte depuis trois jours contre la fatigue, contre l'embarcation qui tanguait, contre l'odeur putride. Elle se doute qu'ils ressentent le même éventail d'émotions, d'afflictions physiques. Mais son agilité à ne rien laisser paraître l'oblige, elle aussi, à colmater les fissures. Retenir les premiers signes d'épuisement de suinter vers l'extérieur.

Elle ne le heurte pas trop fort, pour ne pas avoir l'air de le provoquer. Mais juste assez pour être crédible. Il s'agit de ne pas éviter délicatement son contact en passant à côté de lui. Comme une anguille, comme elle l'aurait fait dans n'importe quelle autre situation. Comme on apprend aux petites filles à le faire depuis la nuit des temps. Ne pas s'écarter de l'itinéraire. Ne pas se mettre spontanément de côté. Contrefaire leur assurance effrontée. Occuper l'espace. Marcher droit. Cogner ce qui doit l'être. C'est-à-dire : ce qui commet l'erreur d'entraver sa route. Se souvenir, surtout, de

ne pas s'excuser après. Ne pas oublier où elle évolue, ni qui elle est désormais. Lutter contre ses réflexes est un travail continu. Déconstruire le corset de manières cousu à même sa peau et se fabriquer, en mimant ceux qui l'entourent, une attitude autre, masculine, requiert une attention constante. À chaque seconde renouvelée. De nouvelles postures toujours à se recoudre au corps. Voûter les épaules, le dos. Dissimuler sa poitrine, bandée sous la toile. Ne rien laisser paraître de la grâce spontanée, des manières intégrées depuis toujours. Il faut être bourru. Il faut avoir le pas lourd. La démarche sûre et virile. Au début, cette gestuelle nouvelle lui fait l'impression d'une danse. Une chorégraphie neuve et inconnue qu'il faut mémoriser et répéter, et répéter encore. Jusqu'à ce qu'elle lui coule par les membres le plus naturellement du monde. Ne pas ménager ses bras ni ses jambes. Les déployer loin de leurs points d'attache. Occuper l'espace. Le ciel. Frapper le sol. Marcher fort, le talon le premier, peser de tout son poids sur le pont. Le sentir vibrer sous ses pieds. Laisser le cal pousser sur ses mains, autrement fines et délicates. Bouleverser l'aspect général des doigts en éradiquant les ongles. Taillés ras, tout de suite les doigts semblent plus petits, plus larges. Carrés. Le froid, le sel et le travail manuel se chargent du reste. Les blessures sur la peau laissent des marques roses, mauves. Rouges quand le sel ronge. S'ajoutent les cuticules qui poussent le long des lunules blanches, jusqu'à les recouvrir entièrement, qui sèchent et se fendillent. Sur lesquelles on

tire machinalement, qu'on arrache, qui saignent. Le sel qui mord la plaie ensuite. La peau qui s'épaissit tout autour de la paume, particulièrement sous les deux derniers doigts de chaque main. De blessée, elle devient calleuse. Une implacable corne recouvre les ampoules à vif. La peau épaisse est jaune et translucide, à travers elle on ne sent rien.

Son âge et son inexpérience ne lui autorisent qu'une seule place au sein de l'équipage. Celle qu'on accepte par nécessité, dont personne ne voudrait. Elle s'avance jusqu'aux mousses et s'accroupit en silence avec eux. Si près du sol le remous est moins vif, l'équilibre plus facile à maintenir. Les mots résonnent haut, les voix s'apostrophent. Elle écoute attentivement les invectives qui fusent et se répondent, découvrant une langue aux contours familiers et pourtant radicalement nouvelle. Tout est à réapprendre: le verbe et la manière de le tenir en bouche. Un langage dans le langage, qui se dévoile à mesure que la terre s'éloigne et que les filets puisent et se servent dans l'eau glacée. Tout en habituant son oreille aux nouvelles sonorités, elle entaille sans les regarder les petits corps écaillés. Le manche serré dans la paume, la lame s'enfonce dans le sens de la longueur. Puis elle plonge les doigts dans la fente, chaque fois surprise de l'agilité avec laquelle ils extraient viscères et organes des flancs qu'ils fouillent. Une fois le petit sac d'entrelacs sorti, l'index et le majeur replongent à une extrémité de l'entaille, grise dehors et rouge dedans, et raclent l'intérieur à la recherche des dernières poches de sang qui s'y accrochent. Le sang qui noircit ses cuticules, sèche sous ses ongles. Dix parenthèses brunes ponctuent ses mains malgré l'eau, malgré le savon. Il macule l'extrémité de ses manches, imprègne ses

S'EN ALLER

narines. Les premières minutes le dilemme est insupportable, qui la fait hésiter entre inspirer par le nez ou la bouche. Supporter le relent putride de la chair morte ou le goût du sang, qui épaissit l'air qu'on respire de minuscules particules portées par le vent. Puis, comme n'importe quelle odeur, le cerveau s'y adapte et elle cesse de la sentir. La respiration nasale peut reprendre, le dilemme disparaît. Elle pince les lèvres et répète mécaniquement les gestes qui allègent et nettoient le poisson. Avant ça, la vie se résumait à l'odeur du linge propre.

Après l'effondrement, les gens s'étaient mis à parler entre eux. Jamais en sa présence. Le contenu lui parvenait de loin en loin, par inadvertance et par bribes. Les dîners au cours desquels elle surprenait des regards prolongés, convaincus d'être discrets, se multipliaient. Ils lui brûlaient la peau. On la marquait au fer rouge du jugement. Elle rentrait le soir avec au ventre une solitude plus lourde que toutes celles d'avant. C'était ces dîners, ces regards, ces amorces de phrases qui contenaient en eux le germe de la fuite. S'extraire de la gangue où les ragots suintent et se racontent en s'accroupissant dans un coin s'était mué en nécessité. Accumuler les kilomètres, dérouler le sol et le dérouler encore. Jusqu'à quitter la terre.

Elle ne s'était pas posé la question de la vie des autres. S'enfuir avait été l'unique moteur, le seul projet.

Elle dort bien, bercée par le roulis des vagues. Elle dort enfin. Son corps ne lui laisse plus le choix. Même la douleur se plie à la nuit. Si la mer et son mouvement perpétuel ne s'en chargeaient pas, le harcèlement qui clôt chaque journée suffirait à l'assommer pour la poignée d'heures qui la séparent de l'aube. Paradoxalement, se trouver loin du connu et du confort la repose. Chaque nuit passée sur le bateau allège de quelques heures le déficit de sommeil qui se creusait jusque-là. Elle découvre – c'est la première fois – l'avantage de la fatigue. Chaque soir, allongeant son corps de plomb, elle le regarde sombrer de plus en plus profond dans l'eau du sommeil. Chaque signe annonciateur lui dessine un sourire. Le soubresaut des muscles qui se décrispent entraîne à sa suite une onde de ce qui ressemble au bonheur. Peut-être du soulagement. Une détente qui serait chaude et douce, arrivant par vagues. Le jour, une excitation calme grandit à mesure que le temps qui l'éloigne de la nuit s'amenuise. Pour la première fois, le sommeil a un sens. Il vient et caresse les membres tétanisés par l'effort. Il réchauffe la peau frigorifiée. Il soigne les coupures que l'air salé rappelle sans cesse. Emmaillotée dans la satisfaction d'une journée remplie de gestes et de rafales, abrutie de fatigue, elle s'abandonne à l'inertie lourde qui rend muets ses voisins de cale. Autour d'elle, l'odeur caractéristique des corps livrés à l'effort et privés

d'hygiène. L'air, respiré et re-respiré, charrie l'humidité de la mer et celle de la sueur qui s'évapore des corps endormis. Épuisée, elle se fond dans la masse engourdie, s'effondre comme tous les autres et rejoint l'armée de sarcophages inanimés. Peut-être aussi qu'elle ronfle, comme eux, une fois engloutie par le sommeil. Pendant ces nuits-là, la fatigue ne laisse aucune place aux rêves. L'obscurité reste sourde aux percées de l'inconscient. Les rêves reprendront plus tard, peut-être. Quand elle aura quitté la mer, les filets à relever. Quand il faudra à nouveau se purger le crâne à l'issue d'une journée.

La vie ici ne laisse pas de place aux digressions mentales. Il y a les choses à faire, qu'il faut accomplir en conscience. On pense aux tâches. On pense à l'ordre. On s'occupe des cordages. On dispose les filets. On cherche l'angle de l'entaille à réaliser avant d'éventrer les harengs. On prend soin de tenir fermement le manche avant l'incision, de tenir fermement la rampe avant de disparaître dans les entrailles du bateau. La moindre erreur, ici, peut être fatale.

Elle s'éveille entre les miaulements que pousse la mer contre les parois du bateau et les raclements de gorge. Elle n'ouvre pas immédiatement les yeux. Il lui faut quelques secondes pour se rassembler, faire corps avec l'histoire. Où. Depuis quand. Et qui est-elle exactement. Elle reprend la pièce jouée la veille là où elle l'a laissée en s'endormant. Les événements marquants, les reproches du capitaine, les mesquineries et les rivalités

qui traversent l'équipage. Son passé est circonscrit au rôle qu'elle tient sur l'eau. Il a la lourdeur d'une feuille de journal. L'épaisseur d'une quinzaine de journées. Chaque jour écoulé serait un jour de moins, s'était-elle dit avant de partir. Depuis petite, depuis que le temps a une substance, grandir l'obsède. Il lui semble qu'à mesure qu'il s'épaissit, la vérité des choses se fixe. Que le sable qui s'égrène en lime les angles, les rend moins coupantes. Elle se raconte qu'adulte, elle discernera la logique derrière les mots, les gestes, derrière les regards qui la prennent à la gorge. Elle se dit : quand je serai grande. Elle ignore qu'on se complexifie avec le temps, que seul le doute grandit. Qu'on est seul et qu'on le reste. Pas un instant il ne lui vient à l'esprit qu'elle pourrait mourir prématurément, qu'elle prend un risque. Que les jours pourraient être faits d'une matière rare, dans laquelle puiser avec parcimonie. Ce n'est pas l'urgence de vivre qui l'a amenée ici. C'est la lassitude insolente de la jeunesse.

Dans leur langue, ils l'appellent le garçon, le gamin. Sans doute l'enfance est-elle la seule explication qu'ils trouvent à son côté frêle. Qui penserait à soupçonner une femme derrière ce corps de lignes et de creux ? Ça la rassure de les savoir si loin du compte, c'est sa petite victoire quotidienne, son sourire en coin. Elle refrène un filet de voix au milieu de son bâillement, pour ne pas trahir son timbre. Encore un réflexe appris, qu'elle force. Comme elle se force à laisser couler les étternuements

jusqu'à sa manche : la morve, les glaires, les larmes, la salive, tout sort et tout finit dans le creux du vêtement. Au niveau du coude. Juste un peu plus haut que les giclures de poisson et de sang qui le maculent aux poignets. Elle crache, aussi, quand les autres crachent. Faisant de sa salive et de ses glaires l'écho des leurs. Elle trouve du réconfort aux coups qui pleuvent et qu'elle apprend, comme le reste. Aux coups palpables, visibles, immédiats. Francs. Aux différends qui se règlent. Une violence facile à lire et à comprendre.

Dehors, la mer est calme encore. Comme elle sait l'être aux petites heures. Presque lisse. Presque lac. Claire. Des bulles pâles et gazeuses la parsèment, qui avancent lentement. De battement en battement. Qui s'ouvrent et se referment comme des cheveux dans le courant. Les méduses dans cette mer ne piquent pas, se souvient-elle. L'espace d'une seconde, elle se voit sauter. Petite, elle plongeait au milieu d'elles sans hésiter, ses mouvements plus rapides que les leurs, leurs organismes gluants contre sa peau. C'était l'été, sur le voilier de sa mère. L'espace d'un instant, les deux bateaux voguent sur les mêmes eaux et deux saisons se chevauchent, à une décennie de distance. Elle plonge les mains dans l'argile de son enfance. Puis la cloche retentit, qui annonce la distribution matinale. Elle s'insère dans le flot humain, malodorant, qui se forme aussitôt et s'enfonce dans le ventre métallique où l'on sert le café, chaque jour plus dilué que le précédent. La journée vient de commencer.

Elle l'avait rencontré chez un ami de son père. Ce matin-là, il lui avait demandé si elle était disponible pour l'accompagner dîner. Ce serait chez l'ami de longue date, celui dont le visage était gravé, depuis toujours, dans son entourage immédiat.

– Un dîner en petit comité, ça lui ferait plaisir que tu sois là.

Une proposition affectueuse, ordinaire. Presque polie ou machinale. Le territoire connu, la silhouette familière.

– Oui, bien sûr, elle avait accepté. Un large sourire avait disjoint le visage de son père, il avait acquiescé à son tour.

– Très bien. Il avait ajouté : on quittera la maison pour dix-neuf heures. Comme pour conclure un marché.

Des mois plus tard elle songerait au sourire entendu, au ton employé. Elle se dirait : j'aurais pu m'en douter.

À bord, l'âge des membres de l'équipage tanguait entre quinze et soixante ans. Avant ça on n'est pas efficace. Après ça on meurt. Elle en aura bientôt vingt, mais elle porte dans leurs yeux quelques années de plus.

Une ligne de faille se dessine entre les deux générations aux extrêmes de la ligne du temps. Comme une rupture dans la coque et les usages. D'un côté il y a ceux que l'eau a vu naître et lui sacrifier leur vie, en partie derrière eux. Ils sont vieux, anciens. On a du mal à les comprendre. À cause de la langue, mais pas seulement. Elle saisit plusieurs fois dans leurs phrases le mot : *corporation*. *Corps – poration*. L'histoire qu'ils racontent parle de pêcheurs de pères en fils. Et de filles, femmes, puis mères de pêcheurs de mères en filles. De rentrées maigres mais stables. Suffisantes. Ils disent qu'avant, personne n'aurait songé à les indexer sur la proportion de poisson pêché, puis vendu. Les revenus, racontent-ils, n'importaient pas tellement puisque la vie tout entière ne tournait pas encore autour de cette notion. La solidarité régissait les villages et organisait entre eux les différents métiers. Oui, il y avait des conflits. Du mépris. Des hiérarchies tacites. Mais tout le monde mangeait ! On n'aurait laissé personne s'affamer par manque de ventes. Leurs bouches égrèment ce genre de considérations, les rares fois où ils n'y fourrent pas tout

simplement du tabac. Ils racontent ça en économisant les mots, parce qu'au motif d'apprendre la pêche, ils ont sacrifié l'usage de la parole. On leur a appris à écouter, à regarder, à savoir d'où vient le vent et à deviner où le poisson attend. Pas à parler. Alors quand ils racontent cette époque, dans laquelle ils sont nés et qu'ils ont vue mourir avant d'être vieux, ils le font en comptant les mots, et les silences aussi. Le regard perdu quelque part dans l'histoire derrière eux.

Puis il y a ceux qu'on surnomme les Britons. Ce sont ceux qui, dix ans plus tôt, ont senti le vent tourner et mis le cap vers l'Angleterre, juste avant la guerre. Ça avait amputé la pêche marchande de la moitié de sa flotte, puis les bombardements, les raids avaient fait le reste. Ils étaient revenus des côtes anglaises avec d'autres usages et l'accent suranné que n'importe quel exil laisse sur les lèvres. Ils utilisaient un vocabulaire usé, des expressions parfois désuètes. La langue qu'ils parlaient était restée figée au temps d'avant l'exil. Rouillée. On les reconnaissait vite: ils passaient plus facilement du verbe au poing que les autres. Un truc ramené de Milford Haven. On se portait mieux sans leur parler.

Enfin, il y avait ceux qu'on appelait les rouges. Ils étaient peu nombreux mais ils parlaient plus et plus fort que la moyenne à bord. Ils criaient. Ça l'avait surprise au début. À leur contact, elle s'était rendu compte qu'elle avait grandi où on police son langage, où le ton reste égal. Où le propos est rarement politique.

Trois voix trop différentes pour ne pas écarteler l'équipage autour d'elles. Ça avait donc commencé comme ça. Par des conciliabules suivis de cris, parfois de coups. Les conciliabules ne la concernaient jamais, elle était trop réservée pour qu'on ait envie de l'y intégrer. Ils se déroulaient dans son sillage, néanmoins. Elle les observait. Elle voyait au sein du groupe se dessiner deux types de réactions, qui s'excluaient l'une l'autre : ceux qui hochaient la tête et ceux qui la détournait en sifflant. Alors seulement montaient les cris, portés haut par ceux qui avaient opiné du chef un peu plus tôt. Et la harangue. Elle les écoutait, médusée par leur aisance oratoire. Contre toute attente, leurs appels résonnaient, se répandaient en ondes dans l'équipage. Ils utilisaient des mots que la nécessité faisait sonner comme il fallait. Même pour elle qui n'en avait pas besoin.

Contrairement à eux, elle n'était pas montée sur ce bateau pour faire fortune. Ni même pour gagner sa vie. Ils n'avaient pas cette contrainte en commun. Pourtant, leurs plaidoyers pour une rémunération juste résonnaient en elle avec l'évidence des vérités simples. Les rouges avaient, pour certains, aussi connu le déracinement de l'exode pendant la guerre. Mais à la différence des Britons, ils n'en étaient pas revenus qu'avec la manie de la bagarre ou la blessure de l'exil. Ils étaient rentrés riches. D'idées neuves, de discours révolutionnaires, de revendications radicales. Riches du syndicalisme des ports anglais. Ils avaient vu des marins, des dockers,